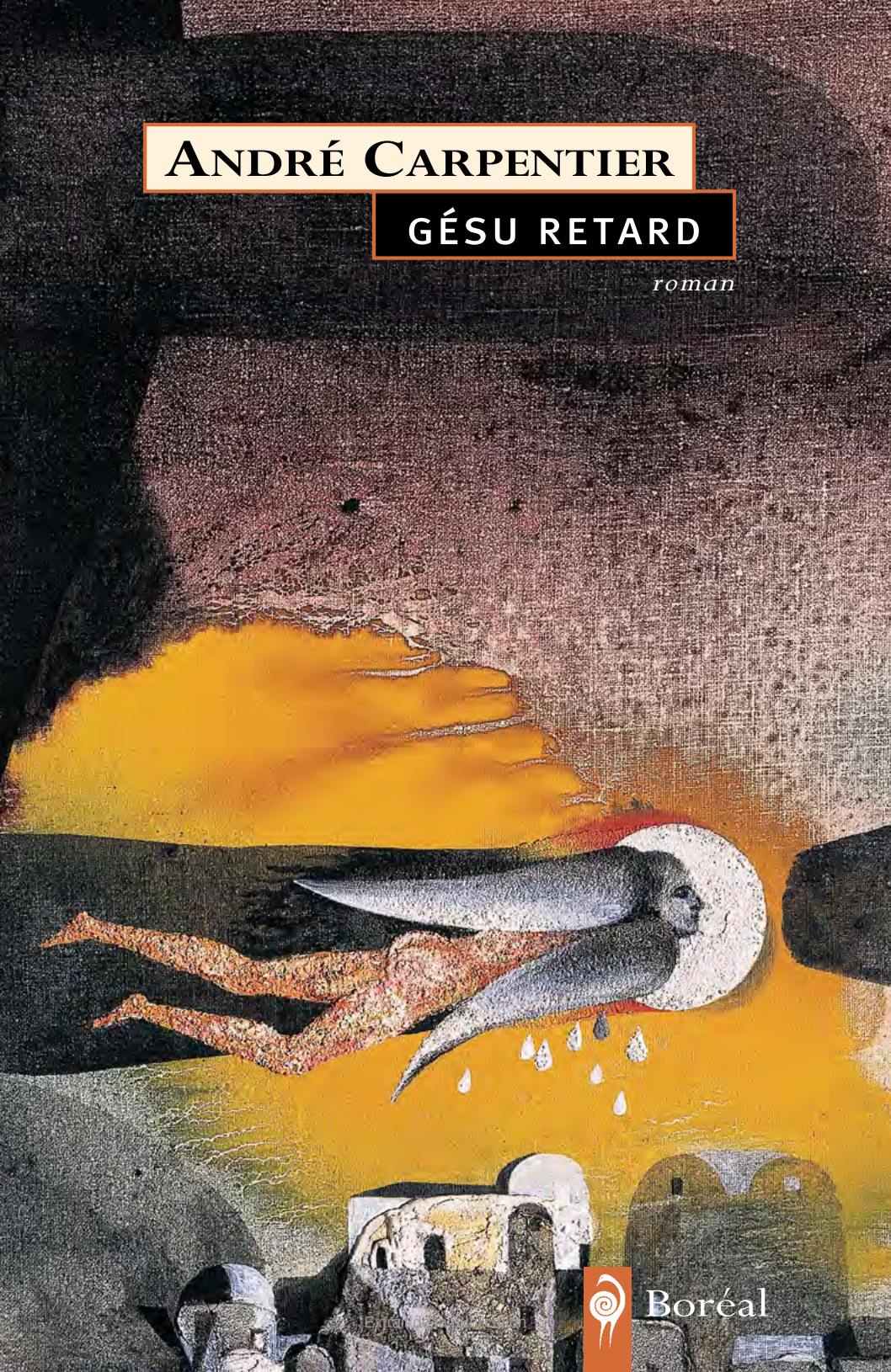
André Carpentier

GÉSU RETARD

roman



Boréal

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

Extrait de la publication

GÉSU RETARD

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Axel et Nicholas, suivi de *Mémoires d'Axel,* roman, Éditions du Jour, 1973.

L'aigle volera à travers le soleil, roman, Hurtubise HMH, 1978 ; Bibliothèque québécoise, 1989.

Rue Saint-Denis, nouvelles, Hurtubise HMH, 1978 ; Bibliothèque québécoise, 1988.

Du pain des oiseaux, nouvelles, VLB éditeur, 1982.

Journal de mille jours. Carnets 1983-1986, journal, XYZ éditeur/Guérin éditeur, 1988.

De ma blessure atteint et autres détresses, nouvelles, XYZ éditeur, 1990.

Carnet sur la fin possible d'un monde, nouvelles, XYZ éditeur, 1992.

André Carpentier

GÉSU RETARD

Fait divers montréalais en huit journées
et dix-sept dictées sur le temps vécu

roman

Boréal

Extrait de la publication

Les Éditions du Boréal remercient le Conseil des Arts du Canada ainsi que
le ministère du Patrimoine canadien et la SODEC pour leur soutien financier.

© 1999 Les Éditions du Boréal
Dépôt légal : 3e trimestre 1999
Bibliothèque nationale du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion et distribution en Europe : Les Éditions du Seuil

Données de catalogage avant publication (Canada)

Carpentier, André

Gésu Retard

ISBN 2-89052-999-1

I. Titre.

PS8555.A761R46 1999 C843'.54 C99-941162-4

PS9555.A761R46 1999

PQ3919.2.C37R46 1999

Extrait de la publication

À eux, à elles, ceux, celles…

Extrait de la publication

Liminaire

Viens donc avec moi
et amusons-nous un peu
moineau sans parents

ISSA KOBAYASHI

Un de ces jours de mutisme que je comparais mes ambitions aux résultats d'une existence qui s'use, je reçus par la poste, de l'ami que je négligeais le plus au monde, huit cahiers et carnets en façon de journal intime contenant les dix-sept dictées que voici. C'était voilà tantôt dix ans. L'expéditeur, Gésu Retard, un ami de jeunesse, fut surtout connu comme l'auteur de redoutables canulars qui marquèrent l'imaginaire des plus désenchantés d'entre nous et lui valurent la complicité des plus insubordonnés.

Ces dictées racontent, au fur et à mesure d'événements répartis sur une huitaine de jours, une aventure dans laquelle je ne tins qu'un rôle secondaire et dont l'esprit est marqué à

Extrait de la publication

l'empreinte tout épineuse de Gésu Retard, en même temps qu'elles portent témoignage sur sa vie de marginal, dont se croisent et s'emboîtent ici quelques motifs et ressorts.

Cet orphelin à tête d'Amérindien, qui portait en tout temps un casque et des lunettes d'aviateur de la Première Guerre mondiale et au cou un sifflet de marine, comme d'autres un médaillon, chercha longtemps un père, un ami, un confident, sans jamais rien trouver de cela. Qu'il fût inadapté aux ruses de ce temps déraisonnable, comme il le dit quelque part, son allure d'ahuri, sa solitude radicale et ses extravagances le prouvèrent à l'excès.

Professeur de géographie devenu répartiteur à mi-temps pour une compagnie de taxi, Gésu Retard réalisa une encyclopédie en mode informatique des bruits quotidiens en Occident restée inédite pour cause d'inutilité. C'était là sans doute ce qui lui rendait la chose secourable. Il se passionna aussi pour le cirque, comme tous les enfants abandonnés, et habita un appartement encombré de mannequins d'étalage et d'objets hétéroclites, ce qui conférait à son lieu un aspect d'entrepôt de théâtre.

Gésu Retard était un être diffus, plutôt imprévisible, chez qui tout paraissait extrême, un fou de randonnées à bicyclette, un fouineur qui effrayait les enfants et attirait sur lui la suspicion plutôt que l'affection, un itinérant de cœur, un marginal par la force des choses ; seul toujours parce que trop épuisant pour les autres et trop éreinté par tous pour frayer. Pour si asocial qu'il fût, cependant, il n'en fréquenta pas moins, et avec ferveur, le méandre des rues, des parcs et des places. Il vécut parmi tous, bien qu'à l'écart de chacun, seul avec ce qu'il aimait. Pour lui, vivre en société comptait autant comme cela importait peu.

Il eut, dans la configuration mondaine, vocation à être irrévérencieux, disent certains ; je vois la chose par un autre biais : Gésu Retard avait partie liée avec notre mauvaise conscience. Il figurait parmi ces originaux et détraqués, comme il s'en trouve aux

abords de tous les quartiers latins du monde, ces solitaires qui ne pensent ni ne font rien comme la majorité, ces dévorés de curiosité et de justice qui ne se privent pas de dénoncer les iniquités et oppressions ni de braire des injures au passage des arrivistes, fourmis rassasiées qui, ayant un jour tiré les bons nombres aux dés, feignent de maîtriser les cent mille figures des choses. Gésu Retard sut, mieux que ses amis de principe, comme il faut qu'on s'objecte aux règles du plus fort. Il demeure par ainsi le seul d'entre nous qui put prétendre avoir atteint là vers quoi il tendait : la dissidence absolue. Il aura su aller contre la volonté des acteurs de l'unanimité et aura incarné jusqu'au bout l'artiste de la non-conformité. Il aura compris que ce qui doit nous arriver ne peut venir d'une réserve confinant au consentement tacite.

À un assez jeune âge, j'enseignai dans la même école secondaire que Gésu et fis partie de la même fausse cellule du Front de libération du Québec. Beaucoup plus tard, dans le moment qu'on me reconnaissait une vitalité de poète, je l'initiai au mouvement international Spek, dont la vocation poétique consiste à épier la banalité coutumière, autour de soi et en soi, et d'en témoigner par des haïkus diffusés anonymement auprès de membres locaux du Réseau. Gésu en parle dans les dictées, on verra de quoi il s'agit.

Je demeure, par-devers moi, inconsolable de la perte de Gésu Retard, que je ne revis plus après les événements rapportés dans ces dictées et avec qui je n'échangeai pas même une parole au cours des vingt dernières années, pour la raison que l'esprit spek désapprouve les relations d'amitié entre membres d'une même cellule. Je coupai les ponts et m'engonçai dans une retraite de littérateur. Et Gésu, plus tard, et peut-être en réaction à cette rupture, de murmurer l'édifice de mots de ces dix-sept dictées au lieu de s'emmurer.

S'ajoute à cela que Gésu ne savait pas bien entretenir l'amitié, et moi moins que lui. Nous n'étions ni l'un ni l'autre du genre à céder à la comédie du bavardage. Une sorte de fidélité au

mutisme nous unissait au-delà du déchirement. Mais que si par insouciance j'aie omis de bien aimer et d'aimer assez cet ami indispensable, je n'ai que moi à blâmer.

Gésu Retard, qui vécut les dix dernières années de sa vie sur la Côte-Nord sous un autre patronyme, disparut aux premiers battements de ce XXI*e siècle, dont l'essor l'effrayait moins qu'il n'attisait son indignation, à cause de la déresponsabilisation sociale surtout, et du pouvoir invisible qui s'en lave les mains. Apparemment parti en randonnée dans la forêt boréale un matin d'automne, il ne reparut pas. Certains le croient vivant d'une vie de plus, ailleurs ou en Irlande, d'autres n'en savent rien.*

Je n'ai apporté aucune retouche de sens ou d'expression aux dictées de Gésu, sauf pour ajouter à l'ensemble un titre et à chaque dictée un intertitre bavard sous forme de résumé, y ayant autant de déplorables que de valables mobiles d'agir ainsi. Je n'aurai donc résisté à la tentation, si longtemps réprimée ! de mêler mon expression à la sienne.

Le soin que je prends aujourd'hui à diffuser ces dictées ne compense pas la négligence mise à récupérer à temps des caisses d'autres documents qu'il m'avait demandé de ramasser avant que l'éboueur ne les emportât. Je m'expliquerai là-dessus quand il le faudra, si pas devant ceux qui entretiennent sa légende de poète du canular, peut-être devant Dieu — qui est l'autre nom de la Mort.

Je n'en dis pas plus, le reste apparaît en toile de fond dans les dix-sept dictées de ce Gésu qu'à tort nous avions cru de peu de mots.

Tino Mongras

Extrait de la publication

Jour 1, un jeudi

Extrait de la publication

DICTÉE 1

Où Gésu Retard ne saura dire ce qu'il y a dans le regard de qui l'examine de près

Çà ! puisqu'il faut griffonner dans ce cahier interligné — c'est ainsi que j'en ai décidé, sans trop de raisons, du moins que je sache —, eh bien que je m'étourdisse de mots, et que sous peu ça parle de moi — rien que ça ! — mais d'abord de tout autre chose, du débarquement à l'improviste d'un visiteur martiniquais dans mon jardin secret… L'enchevêtrement des temps et des faits privés me rattrapera bien en cours de route.

C'était il y a peu, ce jourd'hui même d'avril montréalais, vers le milieu de la soirée, entre saison des neiges et période des mouches, à trois ou quatre mille et une nuits de l'an deux mille. Assis parmi les mannequins d'étalage qui peuplent

Extrait de la publication

l'appartement, la plupart endommagés, borgnes ou culs-de-jatte, des rejetés des devantures ou des arrière-boutiques, je goûtais une musique de cirque propice au réconfort, bien que jamais assez consolante. La célèbre *Entry of the Gladiators* de Julius Fučík donnait ses meilleures mesures lorsque a retenti, à trois reprises, une sonnerie que je n'avais pas entendue depuis des mois.

C'était un visiteur américain à l'accent des Antilles, un Martiniquais de Chicago, mathématicien de renom, qui téléphonait de la gare des trains pour s'annoncer. Ce Washington Desnombres, qui demandait plus le gîte que le couvert, se disait de passage à Montréal pour quelques jours, le temps d'assister à un congrès international de sciences mathématiques et à un lancement de livre. Un ami de Chicago, dont le nom est resté d'autant plus insaisissable au téléphone que je crois ne connaître personne au bas bout du lac Michigan, m'aurait écrit, paraît-il, pour l'introduire chez moi, mais je n'avais pas encore déboutonné l'enveloppe restée aimantée au réfrigérateur. Sauf très rares exceptions, je ne mets pas moins d'un mois avant d'ouvrir le courrier, préférant attendre que les choses se soient tempérées avant de les encaisser. Il s'en manque beaucoup, faut croire, que je sois du genre qui reçoit des bonnes nouvelles par la poste.

Je serais né Retard, Gésu Retard, un 26 décembre, dans la basse-ville de Québec, d'une Montagnaise de la Basse-Côte-Nord, qui aurait battu les trottoirs de la rue du Sault-au-Matelot — information arrachée aux sœurs de la Charité qui m'ont recueilli —, et d'un marin, sans doute — ça, il m'aura fallu l'imaginer. Et qui était-il donc, çui-là ? Un Irlandais du Downshire ou un Écossais des Lowlands engagé comme homme de cale ? Un pêcheur chalutier du Bas-Saint-Laurent, un Cantonais

Extrait de la publication

né dans une ruelle couverte du marché Qingping ? Allez savoir ! Peut-être un Napolitain d'I Bassi, beau chanteur en permission à Québec ? Qu'importe, il serait aussitôt reparti, ce loup de mer, aurait sauté le fracas des brisants et traversé les mystères océaniques sans laisser derrière lui matière à fabriquer une imago paternelle.

Et comme si cet abandon n'était pas assez pathétique, il m'aurait été donné une bien vilaine figure de clown triste. On ne peut mieux rater son entrée dans la vie. Le nez ombrageux et le front volontaire, on les dit maintenant farouche l'un et fripé l'autre, les yeux mâchurés d'effroi seraient devenus acrimonieux dès l'enfance, avant qu'une série de déconvenues les rendent équivoques, la bouche est restée amère, les oreilles dressées comme des renards frétillants, au dire répété des Sœurs, le tout monté sur des pattes de grenouille.

Qu'a-t-elle pensé, la Montagnaise, en voyant ce cocon grimaçant échappé de ses entrailles s'aplatir sur son ventre ? à quoi songent-ils tous quand je viens m'échouer parmi eux, sous le casque et les lunettes d'aviateur qui ne me quittent pour ainsi dire jamais ? J'ai un temps voulu débrouiller le tissu de cette question, mais une ombre a fini par passer sur ce que j'aurais eu à dire là-dessus, comme si je m'en étais déshabitué ou comme si ça ne vivait plus en moi.

Puisque ce Washington Desnombres se confiait à mon hospitalité, j'ai résolu d'aller à sa rencontre dans le lieu même de la gare, ce à quoi il n'a pas refusé son accord. Résolu, dis-je, mais mollement, car j'avoue qu'après le soir tombé, je n'échange pas sans hésitation la coquille de l'appartement contre l'immensité inépuisable de la ville, ni ne réintègre volontiers les ombres et rumeurs du soir après m'en être soustrait ; cette

Extrait de la publication

humaine détresse que la matière inerte capte le jour, la nuit la dilate en un précipité d'émotions vives qui n'est jamais que ce que l'on porte en soi, et ça, qui veut le voir en face ? Pas moi, en tout cas.

J'ai donc tout fait, moi qui m'épouvante à la seule idée d'essuyer des regards indiscrets, pour atermoyer ce rendez-vous avec un inconnu, qui de surcroît m'avait paru d'un esprit mordant, jusqu'à prendre le temps d'écouter d'autres pièces instrumentales avant de sortir, dont *L'Entrée des forains* d'Henri Sauguet. Dès après l'intro, tout abandonné que j'étais déjà à une rêverie secourable, animée d'acrobates, de clowns et de faisceaux lumineux, je projetais la relation dans un cahier de cette hypothétique rencontre. Manquait toutefois le cahier, car je ne tiens chez moi que des feuilles volantes.

Je voudrais bien, comme chacun, pouvoir dire entre les cuisses de quelle sorte de femme j'ai autrefois déboulé et le grincement que ç'a déclenché, mais ça ne m'est pas donné de me souvenir de ces détails. La Montagnaise m'aurait abandonné par appétit d'amour ou simplement par désir de se voir ailleurs et sans moi, avant même que j'aie l'âge de l'observer d'un esprit détaché. Elle m'aurait nourri deux fois au sein, puis deux ans au lait de vache, comme si j'avais été un veau, puis elle aurait quitté la ville en m'oubliant parmi les poubelles de l'orphelinat des sœurs de la Charité de Québec.

Depuis ce jour nauséabond, je n'ai plus voulu remettre les pieds dans cette ville ni palper d'autres seins, jamais, même si je ne pense qu'à ça, toujours, au point que les femmes considèrent que je leur darde en coin des œillades harcelantes, même quand je ne les regarde pas. Faut dire qu'on me reconnaît en toute occasion — matin et soir, hiver, été, seul ou avec d'autres — au

Extrait de la publication

pic à glace qui me serait ostensiblement resté planté dans l'aine depuis la circonstance où j'aurais été pour la première fois attaqué d'amour. Ç'aurait été environ l'année de l'entrée à l'école, dernier virage dans la trajectoire de la petite enfance. De fait, je ne me souviens pas d'avoir vécu autrement que le membre à son comble, la bitte érigée en opulence, disons-le, provoquant la toux des scrupuleux et le sifflotement des incrédules.

En ce temps, on m'aurait surnommé Manche de Pelle ; un peu plus tard, j'aurais perdu le sommeil, et plus tard encore, tout lien de tranquillité avec la nuit.

Il m'a bientôt fallu, sous le coup du convenu avec le Mathématicien, aller me glisser dans la bastringue du métro, cette voie d'accès à la ville souterraine qui intrigue tant les touristes français surtout, qui s'extasient la bouche en cul de poule. J'ai pris l'air d'un habitué jusqu'à la gare, là où tout dénonce le passage du temps, tout sauf la grande horloge aux aiguilles retombées sur le six. Elle ne fascine que les démodés de ma sorte, cette porte dérobée qui donne accès au cœur de la ville, sans escalier monumental ni portique à colonnes, sans verrière à ogives ni frises végétales, à quoi il manque tout pour que ça soit autre chose qu'un cube évidé. Si je voyageais — ce n'est pas mon genre de faire bouger l'immobile au-delà de la cité —, je ne rentrerais jamais par une autre trappe, surtout pas par un aéroport.

Je lui avais dit quelque chose comme : « Je ne suis pas très plaisant à voir, mais je me ferai souriant, j'aurai une Toblerone à la main, tiens ! je porterai un pantalon pied-de-poule, vert sur jaune, un casque et des lunettes des débuts de l'aviation. » L'homme avait répliqué qu'il serait accroché à un sac mou orné de motifs de tapisserie, qu'il porterait, bien enfoncé, un bonnet

de laine à l'effigie de l'équipe de hockey de Chicago, ce qui lui dessinerait la tête en forme d'obus, et qu'il retiendrait sa respiration pour accentuer son teint marron clair, peut-être même a-t-il précisé qu'il serait occupé à résoudre un problème de maths, c'est sa manie, en noircissant les pages d'un calepin.

Nous nous sommes reconnus sans hésitation, m'a-t-il semblé, et l'événement de cette rencontre s'est inscrit dans la foulée de quinze millions d'années d'évolution sans qu'il y paraisse. Il a consigné quelque chose de moi au premier regard, qui concernait cette saillie joufflue au milieu de la fourche, je m'en suis aperçu sur-le-champ, j'ai l'habitude. C'est ça qui me chiffonne dans l'attention de l'autre, ce qui est capté et retenu dans un lieu humain rétif aux retouches et ajustements ; mais là, je ne m'en suis pas formalisé, on devinait que le Mathématicien n'aurait pas moqué plus fragile que lui. Il me tenait cependant tout entier dans son regard et de si près qu'il ne me laissait aucun point de fuite. Sourd de lui une tranquillité agissante qui le met en toute innocence au-dessus de l'autre, du prochain ou du suivant…

J'ai fait remarquer que le tableau des arrivées ne prévoyait, à cette heure, aucun train de Chicago, mais il a balayé ce détail en résumant l'épisode d'un transit par Toronto, où il avait dû participer à des retrouvailles d'expatriés antillais, je crois, et où il s'était en fin de compte intéressé à tout autre chose. Il a parlé de musique, précisant qu'il se jouait de l'assez bon jazz dans certains bars torontois ; il en a nommé quelques-uns, mais je n'ai rien retenu de cet inventaire. J'ai compris qu'il était du genre à cueillir en tout temps l'événement. Dévoré par l'instant, il devait sans cesse chercher à remplir le vide entre une circonstance et l'autre, je connais ça.

Dans la béance effilée de ses yeux, on aurait cru voir se

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Gésu Retard

Abandonné enfant dans les poubelles des sœurs de la Charité de Québec par une fille à marins, Gésu Retard, né un 26 décembre, autrefois professeur de géographie au secondaire et maître ès canulars, vit aujourd'hui sur le Plateau Mont-Royal, sous son casque et ses lunettes d'aviateur de la Première Guerre mondiale, en original un peu détraqué qui n'aime rien tant qu'agir en critique de tout et de rien.

Gésu est membre du réseau Spek, mouvement poétique international dont la vocation consiste à épier la banalité coutumière, autour de soi et en soi, et d'en témoigner par des haïkus diffusés anonymement auprès de membres locaux du Réseau. Or, un jour, Gésu accueille chez lui un célèbre mathématicien antillais, Washington Desnombres, membre bostonien du mouvement Spek, dont il ne sait guère rien et qui disparaît aussitôt arrivé. Séduit et intrigué par cet homme venu lui imposer le mystère de sa disparition, Gésu part à sa recherche sur le Plateau, qu'il sillonne à bicyclette, car pour lui il n'est rien de tel que ces flâneries sur deux roues.

Nouvellier, romancier et journaliste, André Carpentier est professeur au Département d'études littéraires de l'UQÀM.

Extrait de la publication